



Gabriel Vignola

Université du Québec à Montréal

Pierre Perrault et la parole
de la nature. Écocritique du direct



Dans *La Politique des États et leur géographie*, Jean Gottmann pose la problématique des relations internationales à partir de cette hypothèse : « On peut se demander si l’humanité habitant une “boule de billard” aurait été divisée en autant de groupements différents que les États de notre planète¹. » L’auteur suppose ici l’influence sur le développement des sociétés humaines de la diversité climatique et biologique de la planète. En effet, un des enjeux fondamentaux des relations internationales est l’accès aux ressources. Or, les différents États à la base du système mondial actuel ne sont pas toujours délimités en fonction de frontières naturellement inscrites sur le territoire, pas plus que les limites ainsi imposées ne peuvent prétendre à séparer deux peuples de façon

1. Jean Gottmann, *La Politique des États et leur géographie*, Paris, Éditions du Comité des travaux historiques et scientifiques, 2005 [1952], p. 1.



efficace. Si Gottmann établit un lien entre « la variété de l'espace qui sert d'habitat à l'humanité² », la géographie et la politique, confronté à la question de l'arbitraire et de la porosité des divisions entre États, il considère qu'il « faut en effet qu'un ciment solide lie les membres de la communauté qui acceptent la cohabitation sous la même autorité politique. [...] C'est ainsi que les cloisons les plus importantes sont dans les esprits³. »

En d'autres mots, les cloisons entre États seraient avant tout le fruit de différenciations culturelles, linguistiques et ethniques. Ces éléments sont de nos jours au fondement du nationalisme, conception de la communauté politique qui a émergé en Occident avec la modernité et qui s'est ensuite diffusée de par le monde. Comme le souligne Silviu Brucan, dans « les études internationales, le concept d'État ne se concrétise et ne prend vie que si l'on incorpore sa composante nationale⁴. » Il ne suffit donc pas d'explorer les formes institutionnelles qui caractérisent un pays pour comprendre son attitude à l'égard du monde extérieur. Il est également nécessaire de prendre en considération la nationalité et la culture que celle-ci soutient. Depuis le début des années 80, plusieurs analyses, notamment celles de Benedict Anderson et Eric J. Hobsbawm, ont révélé que le nationalisme repose en réalité sur un imaginaire⁵. Or, et c'est ce dont il sera question dans les lignes qui suivent, un tel imaginaire véhicule des représentations du territoire, représentations qui ont une influence sur la façon dont une communauté conçoit son identité et sa relation à l'environnement.

2. *Ibid.*, p. 2.

3. *Ibid.*, p. 226.

4. Silviu Brucan, « L'État et le système mondial », *Revue internationale des sciences sociales*, Paris, vol. XXXI, n° 4, 1980, p. 811.

5. Dans *Imagined Communities*, Benedict Anderson définit la nation ainsi : « it is an imagined community — and imagined as both inherently limited and sovereign [...] It is imagined because the members or even the smallest nation will never know most of their fellow-members, or even hear of them, yet in the minds of each lives the image of their communion [...] The nation is imagined as *limited* because even the largest of them, encompassing perhaps a billion

La littérature me semble être un objet culturel clé dans l'étude de cette dimension de l'imaginaire national, puisqu'elle en est non seulement un vecteur important⁶, mais aussi parce qu'elle ouvre un espace critique permettant de faire entrer l'analyse dans un rapport dynamique à la subjectivité. Dans cet ordre d'idées, le texte « Discours sur la parole » de Pierre Perrault — publié à l'origine dans la revue *Culture vivante* en 1966, et repris en 1985 dans le recueil d'essais *De la parole aux actes*⁷ — est d'un vif intérêt. L'auteur y retrace en effet comment il en est venu au cinéma. Ce faisant, il élabore les bases formelles de la poétique qu'il a développée par la suite dans son œuvre littéraire. Son approche de l'écriture pose d'emblée la question de l'autonomie culturelle et du nationalisme. En confrontant cet imaginaire à la parole populaire mise en valeur dans son cinéma, Perrault fait toutefois émerger dans « Discours sur la parole » une conception plus dynamique de l'identité, capable de rendre compte du caractère complexe des relations entre nature et culture.

Fleuve, symbole de la nation

Les voies de communication sont au centre de l'analyse des rapports entre géographie et institutions politiques de Jean Gottmann,

living human beings, has finite, if elastic, boundaries, beyond which lie other nations [...]. It is imagined as *sovereign* because the concept was born in an age which Enlightenment and Revolution were destroying the legitimacy of the divinely-ordained, hierarchical dynastic realm [...]. Finally, it is imagined as a *community*, because, regardless of the actual inequality and exploitation that may prevail in each, the nation is always conceived as a deep, horizontal comradeship. » (Benedict Anderson, *Imagined Communities*, Londres, Brooklyn, Verso, 2006 [1983], p. 6-7.)

6. « Il semble en effet que le discours romanesque et poétique soit ordinairement en avance sur celui des idéologies et des sciences sociales, ce qui en fait un témoin précieux de l'évolution culturelle du Nouveau Monde, un confident de ses ambiguïtés, de ses angoisses et de ses réorientations. » (Gérard Bouchard, *Genèse des nations et cultures du Nouveau Monde. Essai d'histoire comparée*, Montréal, Boréal, 2001, p. 27.)

7. Pierre Perrault, *De la parole aux actes*, Montréal, Éditions de L'Hexagone, coll. « Essais », 1985, 431 p. Désormais, les références à ce texte seront indiquées entre parenthèses à la suite de la citation, précédées de la mention *DPA*.

déjà cité en introduction. L'auteur identifie deux forces à l'œuvre dans la genèse du cloisonnement territorial de l'État moderne, soit une opposition entre des *systèmes de mouvement* et des *systèmes de résistance au mouvement*. Les « systèmes de mouvement forment tout ce que l'on appelle circulation dans l'espace; les systèmes de résistance au mouvement sont plus abstraits que matériels⁸ » et résident dans l'iconographie, système symbolique à la base du nationalisme. « La circulation permet [...] d'organiser l'espace et c'est au cours de ce processus que l'espace se différencie⁹. » Au centre de la structuration de l'espace par la circulation, l'auteur place le carrefour dont la fonction est « de centraliser. Autour de lui se dessinent des orbites, une circonscription¹⁰ », une aire d'influence. Or, pour Jean Gottmann, si la circulation était seule à l'œuvre dans l'organisation politique du monde, l'autorité se serait multipliée à l'infini, s'installant à chaque carrefour. C'est là qu'intervient le système de résistance au mouvement, l'iconographie, ce ciment de la communauté sur lequel l'autorité vient s'asseoir, permettant dès lors l'organisation et le cloisonnement du territoire en une série de carrefours hiérarchisés constituant l'État.

En un sens, on peut considérer que l'opposition entre système de circulation et système de résistance est au cœur de « Discours sur la parole », opposition reposant sur un fleuve à la fois voie de circulation et représentation symbolique.

Pourquoi, je n'en sais rien, mais je me souciais outre mesure d'un fleuve dont j'étais privé faute de mots. Fleuve exclu des écritures. Et tout ce discours, chargé de mer, goûtant le varech, m'introduisait par la porte d'une ancienne cérémonie sur le point de disparaître avec les derniers officiants, en plein fleuve enfin braconné par le discours : ce jour-là, j'ai pris la parole en la donnant, me

8. Jean Gottmann, *op. cit.*, p. 214.

9. *Ibid.* p. 215.

10. *Ibid.*, p. 218.

libérant du risque de l'universalité, la grande obsession des écrivains qui pensent que le tirage justifie l'écriture. (DPA, p. 30)

Le fleuve dont il est question ici est bien entendu le Saint-Laurent, cours d'eau qui traverse de part en part la partie habitée de la province de Québec et qui a donc agi en tant que vecteur de développement économique et culturel depuis les premiers temps de la colonisation française. En effet, Jacques Cartier espérait trouver un passage vers les Indes en le remontant, espoir qui s'est buté sur les rapides de Lachine. Ce sont sur ses berges que s'établirent plusieurs des premières colonies de peuplement françaises en Amérique. Dans cette foulée, Montréal s'est vite imposé comme un carrefour central liant l'intérieur du territoire canadien à la France, puis, suite à la conquête de 1763, à la Grande-Bretagne¹¹.

Le fleuve Saint-Laurent en est ainsi venu à occuper une place essentielle dans l'imaginaire national canadien-français, comme en témoigne la *Déclaration de souveraineté du Québec*, document rédigé par Gilles Vigneault, Marie Laberge, Fernand Dumont et Jean-François Lisée à l'approche du Référendum sur l'indépendance du Québec de 1995. Ce texte évoque des pionniers implantés en terre québécoise,

une terre défrichée, labourée, arpentée, creusée, protégée et aimée, une terre traversée et abreuvée par le fleuve St-Laurent. Ici, on retrouve l'idée de la terre et de l'eau comme ingrédients primaires de structuration de la nation inaliénable¹².

11. Dans le même ordre d'idées, Donald Creighton considère que le Canada s'est développé grâce à l'existence « of a vast trading network, based on the St. Lawrence River and the Great Lakes, which linked the interior of British North America to the markets of Europe. » (Charles Taylor, *Radical Tories*, Toronto, House of Anansi Press, 1982, p. 29.) L'auteur sous-estime toutefois l'apport des communautés francophones dans ce développement.

12. Jocelyn Létourneau et Anne Trépanier, « Le lieu (dit) de la nation : essai d'argumentation à partir d'exemples puisés au cas québécois », *Canadian Journal of Political Science/Revue canadienne de Science politique*, vol. 30, n° 1, 1997, p. 71. Pour consulter l'intégrale du document, voir : *Déclaration de souveraineté du Québec*, Bibliothèque et archives nationales, <http://bibnum2.banq.qc.ca/bna/actionnationale/src/1995/05/05/1995-05-05.pdf>, (9 janvier 2014).

Ce document, bien que publié trente ans après « Discours sur la parole », montre bien l'importance attribuée au fleuve dans la culture québécoise puisqu'en tant qu'affirmation forte du nationalisme, il repose sur des figures ayant une valeur symbolique centrale dans l'imaginaire national de cette communauté. Or, ce texte tend à réduire « the land to a highly selective ideological construct¹³ », c'est-à-dire qu'il gomme quelque peu les réalités diverses vécues par les habitants de la vallée du Saint-Laurent, répondant en quelque sorte à la tendance centralisatrice du carrefour, celle-ci s'affirmant ici non seulement au niveau économique et politique, mais aussi au niveau de l'imaginaire en une forme d'homogénéisation forcée ou, pour reprendre les mots de Daniel Laforest, en un idéal synthétique. D'une entité géographique partie prenante d'un système de circulation, le fleuve Saint-Laurent semble avoir été récupéré en tant qu'élément symbolique participant à un système de résistance.

On constate qu'une telle représentation du territoire implique une certaine conception de la généalogie typique de la nation. Comme l'affirme Benedict Anderson à propos des nationalismes européens et américains, « [for] different reasons and with different consequences, the two groups thus began the process of reading nationalism *genealogically* — as the expression of an historical tradition of serial continuity¹⁴. » Ainsi, la *Déclaration de souveraineté du Québec* fait du Saint-Laurent le symbole de la terre où s'est historiquement développée la tradition québécoise, construisant encore une fois une image unitaire de cette tradition reposant sur un lien essentiel entre un peuple et le territoire que celui-ci occupe.

De telles représentations ont non seulement un impact sur la conception de l'identité d'une communauté politique, mais aussi sur la façon dont ses membres perçoivent le monde physique. Comme

13. Lawrence Buell, *The Environmental Imagination. Thoreau, Nature Writing, and the Formation of American Culture*, Cambridge, Londres, The Belknap Press of Harvard University Press, 1995, p. 32.

14. Benedict Anderson, *op. cit.*, p. 195.

Lawrence Buell l'affirme dans *Writing for an Endangered World*, citant en cela les propos de l'architecte de paysage Alexander Wilson :

Today, if not always, « our experience of the natural world, [...] is always mediated. It is always shaped by rhetorical constructions like photography, industry, advertising, and aesthetics, as well as by institutions like religion, tourism, and education »¹⁵.

Entre rupture et continuité

Lorsque Perrault affirme se soucier d'un fleuve exclu des écritures, il s'inscrit donc dans un rapport virtuel aux lieux, le poète cherchant avant tout à saisir le territoire par la médiation de l'écrit. Or, justement, ce que Perrault affirme, c'est l'impossibilité d'une telle médiation et, par extension, la dimension problématique de la relation au territoire développé par l'imaginaire national québécois. On pourrait d'emblée voir cette impossibilité comme le résultat de l'incomplétion de ce que certains considèrent comme le destin manifeste du Québec, c'est-à-dire l'indépendance de la province face au Canada. Toutefois, le fait que le fleuve soit, pour l'auteur, repoussé hors des écritures ne peut être compris à l'intérieur du simple spectre des tensions entre francophones et anglophones. En effet, une problématique beaucoup plus vaste est ici à l'œuvre, problématique qui se joue dans ce rapport particulier à l'héritage français qui caractérise la culture québécoise, surenchère d'un passé qui couperait la littérature québécoise du territoire habité. À propos d'un poème de Félix-Antoine Savard, Perrault écrit : « Savard a introduit Alexis le trotteur dans le poème grec. Il restait à donner au poème la couleur d'Alexis pour reconquérir l'imagerie. Comment faire porter la toge romaine ou la jupette athénienne à un peuple de bûcherons? » (*DPA*, p. 13) Cette citation laisse entendre que le

15. Lawrence Buell, *Writing for an Endangered World. Literature, Culture, and Environment in the U.S. and Beyond*, Cambridge, Londres, The Belknap Press of Harvard University Press, 2001, p. 72. Contient une citation de Alexander Wilson, *The Culture of Nature: North American Landscape from Disney to the « Exxon Valdez »*, Cambridge, Blackwell, 1992, p. 12.

fleuve innommable de Perrault serait avant tout le résultat d'une inadéquation entre les référents culturels des auteurs canadiens-français et ceux de la population à laquelle ces textes sont censés s'adresser.

D'où provient cette inadéquation? Si le nationalisme québécois affiche certaines constantes, il n'en reste pas moins qu'il s'est développé selon différentes phases de continuités et de ruptures.

Le premier modèle est celui de la reproduction à l'identique [...]. Dans ce cas, la collectivité neuve entend se constituer comme une réplique de la mère patrie [...]. L'autre position limite est celle de la reproduction dans la différence [...]. Ici, la collectivité neuve affirme son autonomie et tourne le dos à la mère patrie dont elle rejette la tradition¹⁶.

Pour Gérard Bouchard, ces concepts agissent comme des idéaux types autour desquels se construit le discours du nationalisme au Nouveau Monde. Celui-ci porte toujours une part d'équivoque dans la mesure où chaque culture, à chaque moment de son histoire, comporte des traits de continuités et de ruptures qui se développent en parallèle.

Si l'invasion de la Nouvelle-France par les Britanniques fut suivie par une phase de rupture culminant avec la Rébellion des Patriotes en 1837-1838¹⁷, l'échec de cette révolte, suivi du rapport Durham, a entraîné un retournement. Dès lors, le

discours, mobilisé principalement par l'avenir culturel de la nation, a fait une place prédominante à ce que nous appellerons la matrice de la survivance. Mais surtout, la référence (en forme de dépendance) française s'y est accentuée, imposant sa norme dans tous les domaines de la production intellectuelle¹⁸.

C'est dans la lignée des écrits de l'historien François-Xavier Garneau qu'une telle vision du Canada français s'est développée. Au

16. Gérard Bouchard, *op. cit.*, p. 24.

17. *Ibid.*, p. 93-98.

18. *Ibid.*, p. 99.

niveau littéraire, la référence aux modèles français s'avérait alors hégémonique, et ce autant dans les textes à caractère conservateur des régionalistes et du roman du terroir — qui faisaient l'apologie de la vie rurale et des valeurs catholiques — que dans ceux qui affichaient une apparente rupture, les exotiques en tête, mais qui, en se réclamant d'un universalisme, ne faisaient que se rapprocher de l'exemple de la mère patrie¹⁹.

De nombreux intellectuels sont toutefois restés en marge de la matrice de la survivance, celle-ci étant de plus en plus contestée à partir des années 30. La figure de rupture la plus éclatante de l'époque est sans doute le botaniste Marie-Victorin qui « se plaisait à observer que la différence canadienne-française s'inscrivait même dans la géographie, comme l'attestait l'existence d'une *Flore laurentienne* (1935)²⁰ », tout en faisant la promotion d'une autonomisation du discours scientifique et littéraire. Dans un texte intitulé « L'étude des sciences naturelles », publié en 1917 dans la *Revue canadienne*, Marie-Victorin écrit : « On croira peut-être que, placés à un point de vue trop technique, nous exagérons les torts de nos hommes de lettres envers l'histoire naturelle, et donc envers la vérité et la couleur locale²¹. » Cette critique s'adresse à plusieurs poètes nationalistes canadiens-français, entre autres à Louis-Honoré Fréchette, et souligne leur incapacité à parler de la faune et de la flore québécoise sans se référer sans cesse à un vocabulaire issu de la vieille France, faisant ainsi cohabiter les platanes avec les Iroquois, la bruyère ou la luzerne avec le désert québécois, représentation absurde d'une terre peuplée par une végétation étrangère.

Marie-Victorin voyait là le signe d'une population elle-même étrangère au territoire occupé. Le botaniste a exprimé encore plus radicalement de tels soucis dans un autre texte, publié dans *Le Devoir* en 1925 :

19. *Ibid.*, p. 130.

20. *Ibid.*, p. 134.

21. Frère Marie-Victorin, *Science, culture et nation. Textes choisis et présentés par Yves Gingras*, Montréal, Les Éditions du Boréal, 1996, p. 43.

Nous ne serons une véritable nation que lorsque nous cesserons d'être à la merci des capitaux étrangers, des experts étrangers, des intellectuels étrangers : qu'à l'heure où nous serons maîtres par la connaissance d'abord, par la possession physique ensuite des ressources de notre sol, de sa faune et de sa flore²².

Cette méconnaissance du territoire, de la faune et de la flore par le peuple québécois, loin d'avoir un effet que sur la culture, serait ainsi un enjeu important de par son impact négatif sur le développement économique et national des Canadiens français. On constate que, malgré l'amour réel du botaniste pour la nature, celui-ci tend à considérer le rapport politique au milieu physique dans une perspective instrumentale où développement économique et science fonctionnent de pair en tant que levier favorisant l'autonomie nationale.

Si, pour Perrault, l'indicibilité du fleuve sous-tend la question de l'autonomie de la culture québécoise, un tel discours instrumental lui est totalement étranger. La représentation tronquée de la terre québécoise historiquement endossée par beaucoup de poètes québécois est, pour lui, avant tout le résultat d'une

mythologie. Une mise en marché de l'image pour raffinés. Le courage serait de fracasser le moule inventé ailleurs pour donner libre cours à la vie. À ce qui reste de vie, car nous somme sur le point d'occulter toutes les différences, de porter tous le même triste costume pour l'amour de Love Story, de penser le même Pepsi, puisque la mythologie de notre époque appartient au marchand et à la mise en marché (DPA, p. 13).

Il apparaît ici que la question de l'autonomie culturelle se pose de façon beaucoup plus complexe pour Perrault. S'il rejette lui aussi la nécessaire référence européenne imposée par l'élite littéraire, il ne voit rien de plus constructif à simplement la remplacer par un autre modèle, américain celui-là, soit celui des multinationales et de la culture de masse. Il s'agit, pour l'auteur, d'arriver à se dégager

22. *Ibid.*, p. 67-68.

des références étrangères pour construire de nouveaux moules — locaux — capables de résister à l’homogénéisation consécutive au capitalisme, capables de mettre de l’avant les particularismes de la culture québécoise.

Il importe pour Perrault de résister : « ou alors me noyer dans l’océan de papier journal qui m’inocule désespérément une image pour qu’un jour j’en arrive à ressembler à tout le monde et à personne » (*DPA*, p. 13) ou encore « d’abandonner pour ainsi dire l’écriture aux romanciers, ces notaires de l’âme. » (*DPA*, p. 28) Par ces affirmations, Perrault exprime bien plus qu’une volonté d’autonomie radicale de la culture québécoise, il écorche du coup un autre moule qui, comme nous l’avons vu précédemment, manifeste aussi des tendances à l’homogénéisation : celui du nationalisme.

Dire le fleuve en direct

Pour bien mettre en perspective la radicalité de la pensée de Pierre Perrault, il importe d’abord de revenir sur la question de l’autonomie nationale. En effet, si Marie-Victorin écrit depuis une époque dominée par une vision continuiste du fait français en Amérique, ce n’est absolument pas le cas pour Pierre Perrault. Ainsi, avec la Seconde Guerre mondiale, le discours nationaliste québécois prend un nouveau tournant. Il en vient à se dégager de la matrice de la survivance, affirmant une volonté de rupture qui a culminé avec la Révolution tranquille. L’élite canadienne-française, devenue québécoise, redécouvre alors la culture populaire de la province. Moins

mobilisée par les impératifs du continuisme, et aussi parce qu’elle vivait à sa façon les urgences de la nationalité et de la survivance, la culture populaire entretenait un rapport plus direct et plus spontané avec l’environnement nord-américain. On le voit à la grande capacité d’adaptation et de métissage qu’elle a su démontrer en assimilant les modes du continent sans rompre vraiment avec des assises importantes de la tradition francophone²³.

23. Gérard Bouchard, *op. cit.*, p. 152.

Dans l'ensemble, Gérard Bouchard évoque une forme de réconciliation entre l'élite et son américanité²⁴, réconciliation qui se traduisait, dans l'art et la littérature, par une modernité nouvelle reposant entre autres sur l'usage de la langue populaire.

Perrault s'inscrit indéniablement dans cette dynamique : « Et si toute réflexion sur l'homme devait débiter par une mise en question de l'écriture, ce monarque un peu trop absolu de l'intelligence, par une remise en liberté de la parole analphabète comme source de tout langage? » (*DPA*, p. 13) Rejetant la culture intellectuelle, Perrault se tourne donc vers la langue populaire, vers le discours de ces gens « oubliés par les images, négligés par les littératures » (*DPA*, p. 10) et découvre ainsi une expression « chargée de mer » et « goûtant le varech », capable de donner des mots au fleuve.

Or, l'auteur fait cela avec une telle radicalité qu'il en vient à questionner les mécanismes du nationalisme. En effet, comme je l'ai évoqué plus tôt, en rejetant les forces homogénéisatrices à l'œuvre dans les journaux et dans le roman, c'est la dynamique même de l'imaginaire national qu'il conteste. Pour Benedict Anderson, l'émergence du nationalisme au XVIII^e siècle est intimement liée au développement de ces formes d'écrits. « For these forms provided the technical means for 're-presenting' the kind of imagined community that is the nation²⁵. » Le capitalisme naissant s'affirmant dans le développement de l'imprimé en Europe à partir de la Renaissance a fait en sorte de jeter les bases de la nation moderne en entraînant, d'une part, une homogénéisation linguistique permise par la production et la diffusion de textes écrits en langue vernaculaire. Les États européens étaient alors caractérisés par une grande hétérogénéité linguistique. L'expansion du marché de l'imprimé obligeait donc à écrire de façon à rendre les textes compréhensibles par le plus grand nombre, imposant en cela certaines normes qui,

24. *Ibid.*, p. 161.

25. Benedict Anderson, *op. cit.*, p. 25.

à terme, vinrent régulariser les différentes langues présentes sur le Vieux Continent.

D'autre part, la montée en popularité du roman et des journaux, permise par le développement de marchés de l'écrit en langue vernaculaire, a considérablement transformé la façon dont la population européenne concevait la communauté politique. En effet, la capacité du roman à tisser des liens fictifs entre des personnages sans que ceux-ci ne soient à priori interconnectés, ainsi que la façon dont la presse construit l'information comme un récit en juxtaposant arbitrairement certaines nouvelles déployées dans le temps selon la date de publication du journal et s'adressant à une masse de lecteurs liés par le fil de l'actualité, firent en sorte de jeter les bases d'un nouvel imaginaire politique où les consommateurs de ces imprimés se concevaient liés par un devenir commun. Comme le souligne Benedict Anderson, « [the] idea of a sociological organism moving calendrically through homogeneous, empty time is a precise analogue of the idea of nation, which also is conceived as a solid community moving steadily down (or up) history²⁶. »

Perrault, en refusant de se noyer « dans l'océan de papier journal », en considérant le romancier comme « un notaire de l'âme », rejette en quelque sorte les moyens mêmes permettant l'émergence d'un imaginaire capable de rassembler de grands groupes d'individus autour de récits communs. Or, cette prise de position n'est pas le fruit du hasard, mais bien le résultat de la rencontre entre la pensée politique et la pensée esthétique perraultienne. Cette rencontre, Daniel Laforest l'articule autour du concept de direct : « Le direct n'est pas un art de la représentation. Même s'il est constitué en premier lieu par une parole collective, il n'a jamais montré la réalité d'un peuple, ni de quelque autre entité unifiée dans un idéal synthétique²⁷. » C'est bien entendu du cinéma direct dont il est question ici, cette

26. *Ibid.*, p. 26.

27. Daniel Laforest, *L'archipel de Caïn. Pierre Perrault et l'écriture du territoire*, Montréal, les Éditions XYZ, coll. « Théorie et littérature », 2010, p. 51.

forme d'art que Perrault à lui-même contribué à développer et qui cherche fondamentalement à rendre compte de l'expérience, ou plutôt à reconstituer l'expérience par le biais du montage. Dans sa version nord-américaine, cette forme cinématographique

a eu tendance à se replier vers les frontières internes de la nation, mettant en exergue des manifestations collectives en des endroits souvent excentrés par rapport aux pôles urbains, au sein desquelles se brouillaient les catégories usuelles d'appartenance, ou alors étaient déconstruits les mécanismes constitutifs du pouvoir politique. Le direct, en ce sens, pouvait être révélateur de la discontinuité interne de la nation²⁸.

Or, pour Perrault, le matériau de base du cinéma-direct n'est pas l'image, mais bien le son, le langage, la parole : « J'avais à me dépouiller d'une écriture trop lourde à porter. [...] Les livres ne pouvaient rien pour moi. [...] Les gens de l'île m'ont remis dans le droit chemin, grâce au magnétophone. » (*DPA*, p. 30) On comprend qu'entre le magnétophone et la caméra légère, deux technologies apparues dans les années 50 et qui ont ouvert la voie au cinéma-direct, Perrault a vite fait son choix. Recherchant un rapport plus direct à la parole populaire, l'auteur-cinéaste a découvert avec l'enregistrement un moyen permettant ce renouveau, une technique capable d'ouvrir une place aux laissés pour compte de la littérature et de la politique. Pour lui, « l'écriture a tout simplifié à outrance. Elle a surtout été le privilège de quelques-uns. Une sorte d'impérialisme. [...] L'analphabète pouvait parler dans sa chaumière, personne n'entendait sa voix. Pourtant il parlait pays et il parlait humanité. » (*DPA*, p. 30) C'est toute la question du centre et des périphéries, du carrefour et du réseau de communication, du mouvement et de la résistance, selon le modèle de Gottmann, qui réémerge ici. En effet, ce qui est mis en perspective par le travail de Perrault est la possibilité qu'en cherchant à se doter d'une forte cohérence interne

28. *Ibid.*, p. 53.

capable de rompre le lien de subordination culturel au nom de l'autonomie politique, le récit postcolonial québécois « implique à son tour de fermer l'œil sur la possibilité [...] [d']une nouvelle dynamique de centralité et de périphérie, mais s'illustrant cette fois-ci à l'interne²⁹ ».

Évitant de la sorte la simplification outrancière de l'écrit, c'est-à-dire les idéaux synthétiques tels que promus par l'imaginaire national, Perrault est poussé vers les limites, les périphéries de la nation et y découvre la parole, la poésie orale de ceux qui ont « appris à vivre / en vivant » (*DPA* p. 10). Cette attention particulière pour le langage est non seulement à la base de son approche cinématographique, mais l'a aussi amené à aborder l'écriture de façon à y inclure un rapport direct à cette même parole.

C'est le dispositif poétique de Perrault qui s'élabore ainsi, à l'instar du cinéma. [...] Ses éléments constitutifs sont la citation comme principe de composition, l'interdiscursivité, et la structure oppositionnelle des discours qui à partir de *En désespoir de cause* créent à eux trois l'ossature définitive de la poétique perraultienne³⁰.

« Discours sur la parole » est en ce sens un texte avant-coureur de cette esthétique présente autant dans l'œuvre essayistique que poétique de l'auteur.

On y voit déjà apparaître une citation clé de son œuvre, citation tirée de *Pour la suite du monde*, film où Léopold Tremblay prononce ces mots : « nous autres / icite à l'île aux Coudres / on est des insulaires. » (*DPA*, p. 16) Ce pléonasme circonscrit une relation au fleuve bien différente de celle évoquée plus tôt. Dans la bouche de Léopold Tremblay, cette étendue d'eau n'est soudainement plus une immensité symbolique emblème de la nation. Elle est au contraire l'immédiat d'une île. Elle est porteuse d'un mode de vie particulier,

29. *Ibid.*, p. 54.

30. *Ibid.*, p. 85.

se jouant dans une relation intime au territoire. C'est ainsi un autre rapport à l'identité qui apparaît ici, un rapport étranger au nationalisme puisque Léopold Tremblay définit les habitants de l'île non pas en fonction des institutions politiques, de la nationalité, mais plutôt en fonction d'un habitat. C'est en ce sens que Perrault découvre un fleuve « enfin braconné par le discours », puisque le dispositif du direct lui permet de rendre compte de propos s'érigeant en marge du discours nationaliste dominant. Ce n'est donc pas du cœur battant de la nation dont il est question ici, mais d'une marge qui n'est pas un refoulé, mais une communauté excentrée qui possède une parole elle-même porteuse d'une manière de vivre intimement liée au territoire habité³¹.

Cette marge, Alexis Tremblay, le père de Léopold, la décrit de la sorte :

nous autres
icitte
à l'île...
tous les gens de l'île...
i nous appellent les marsouins
à première vue
on peut penser que c'est par rapport
à la pêche à marsouins
pas pour moé...
[...]
nous sommes isolés...
nous sommes sur une île
nous sommes tout le temps sur l'eau (DPA, p. 20-21)

Ces paroles du patriarche explicitent ce qui est latent dans la citation de Léopold Tremblay précédemment commentée, c'est-à-dire la

31. À propos des questions d'identité politique, de la marge et du refoulé du nationalisme, voir : Homi K. Bhabha, « DissemiNation: time narrative, and the margins of the modern nation », dans Homi K. Bhabha [dir.], *Nation and Narration*, New York, Routledge, 1990, p. 291-322.

relation intime qui peut se tisser entre identité, mode de vie et habitat. Une telle relation est pour certains écologistes, dont Pierre Dansereau, l'une des caractéristiques fondamentales de la culture. En effet, pour le scientifique québécois, la culture est avant tout un trait comportemental humain qui permet l'adaptation à l'environnement. Cela passe avant tout par la perception, l'appréhension sensorielle permettant « l'identification d'objets naturels individuellement perçus³² », puis, dans un deuxième temps, l'utilisation de ceux-ci en tant que ressource favorisant la survie. Ainsi, l'adaptation des communautés humaines à leurs habitats reposerait fondamentalement sur certains savoirs spécifiques, construits au fil des générations, et transmis par la culture : « Chaque culture a de la sorte quelque foyer privilégié qui lui permet d'ajuster sa vision à son environnement matériel³³. »

Or, comme le souligne René Audet :

L'adaptation à l'environnement, admet Dansereau, se fait souvent grâce à des réponses symboliques plutôt que techniques ou matérielles. Ces données, il est impossible de les illustrer sur [...] [un schéma]. D'où l'importance d'analyser les perceptions, les valeurs et les croyances sur l'environnement, c'est-à-dire les « représentations sociales » de l'environnement — le paysage intérieur [(inscape)]³⁴.

Ce dernier concept s'inscrit dans un rapport de continuité avec le paysage extérieur (landscape).

En fait, je considère la relation intérieure/extérieure comme un processus dans un cycle. L'homme, depuis les temps magdaléniens jusqu'à nos jours, a eu une perception sélective du monde qui l'entourait et, à son tour, une façon très sélective de modeler le paysage à l'image de sa vision intérieure³⁵.

32. Pierre Dansereau, *La Terre des hommes et le paysage intérieur*, Ottawa, Éditions Leméac, 1973, p. 20.

33. *Ibid.*, p. 11.

34. René Audet, « L'écologie humaine de Pierre Dansereau et la métaphore du paysage intérieur », *Natures Sciences Sociétés*, vol. 20, n° 1, 2012, p. 37.

35. Pierre Dansereau, *op. cit.*, p. 9.

La relation identitaire entre nature et culture que tissent Léopold Tremblay et son père peut être considérée comme une manifestation de ce paysage intérieur, de la valeur symbolique que les habitants de L'Isle-aux-Coudres accordent à certains traits caractéristiques de leur mode de vie.

Le paysage intérieur est ainsi constitué par certaines représentations sociales qui sont elles-mêmes transmises par la culture. Cette filiation du savoir accumulé au fil des générations, Alexis Tremblay la décrit de la sorte :

[...] mon grand-père!
surtout mon arrière-grand-père
moé
je les dis plus intelligents que nous autres
parce qu'ils avaient rien
ils avaient pas de science comme aujourd'hui
rien pour se diriger
pis i s'dirigeaient quand même
rien que par c'qu'i voyaient
[...]
i s'amusaient pas
à jouer avec une machine
[...]
i s'amusaient
à regarder les choses de la nature
pour s'approfondir sur ce qui était
[...]
i voyaient / l'accouplement du marsouin
durant c'que nous on r'garde pas ça!
[...]
i suivaient ça eux autres
[...]
je dirais même mieux que...

la grande science du jour
ensuite
ces vieux là ont eu
les sauvages avant eux autres (*DPA*, p. 34-35).

On constate que pour le patriarche, le savoir des anciennes générations était avant tout le fruit d'un travail de la perception. Ce gros bon sens de la parole analphabète n'est pas sans rappeler Claude Lévi-Strauss qui considère « que l'homme s'est d'abord attaqué au plus difficile : la systématisation au niveau des données sensibles, auxquelles la science a longtemps tourné le dos et qu'elle commence seulement à réintégrer dans sa perspective³⁶. » Dans cet ordre d'idées, on pourrait voir à l'œuvre ici une forme de « pensée sauvage », une pensée reposant sur une observation et une interprétation précise et rationnelle des faits laissés à la disposition des sens par la nature.

On constate qu'encore une fois l'identité collective exprimée par les paroles d'Alexis Tremblay s'érige en marge des institutions officielles, de la « science du jour », du développement technique, du discours nationaliste. Le savoir qu'elle porte repose ici sur une filiation qui a son origine non dans la vieille France, mais chez les Amérindiens, témoignant en cela du rapport spontané, de la capacité d'adaptation et de métissage que la culture populaire a su développer au contact de l'Amérique, d'une autonomie depuis longtemps acquise, mais aussi du peu de place qui lui a été historiquement accordée. C'est sans doute pour cela que Perrault écrit avoir « un peu compris, ce jour-là, que la mémoire importe plus que le sang et que l'esprit est plus héréditaire que la couleur des cheveux. » (*DPA*, p. 35) Mais ce qu'Alexis Tremblay exprime, avec peut-être plus de fureur, c'est sa peur de voir, dans l'avenir, s'éteindre cet héritage, de voir disparaître tout le savoir contenu dans cette culture orale, Perrault le rejoignant en cela en considérant le patriarche comme le « dernier officiant d'une cérémonie sur le point de disparaître ».

36. Claude Lévi-Strauss, *La pensée sauvage*, Paris, Éditions Pocket, coll. « Agora », 1990 [1962], p. 24.

Une po-éthique de l'habitabilité

En avouant se soucier « outre mesure d'un fleuve » dont il est « privé faute de mots ». En considérant que ce fleuve est « exclu des écritures », Perrault soulève de profondes interrogations quant à la notion d'identité et au type de relation que celle-ci peut nouer avec le territoire et avec la nature. On constate ainsi que le nationalisme, cette forme d'identité politique centrale à la modernité, tend à s'appuyer sur une idéalisation du territoire, idéalisation s'incarnant dans certains lieux, certaines entités géographiques ayant une valeur symbolique. L'imaginaire qui se dégage de ces représentations constitue ce que Jean Gottmann appelle un système de résistance, par opposition au système de circulation. Un tel imaginaire sert en quelque sorte d'appui, confère une certaine légitimité au pouvoir en place au sein d'un État, permettant ainsi la cohésion interne du pays.

Or, comme en témoigne « Discours sur la parole », cette idéalisation entraîne une certaine forme d'homogénéisation, ou plutôt, tend à gommer la variété des modes de vie, l'hétérogénéité des communautés et les particularités culturelles se déployant au sein du territoire national. En fait, selon Daniel Laforest, cette critique du nationalisme constitue un souci constant dans l'œuvre de Perrault, poussant celui-ci à explorer le système de circulation, jusqu'à se rendre au bout du chemin, jusqu'à y découvrir l'altérité. Le rapport au territoire de l'auteur-cinéaste, par le truchement d'une poétique du direct, est alors souvent médiatisé par le discours de l'autre, un peu comme si l'énonciation de Perrault devenait une parole collective, une parole sans cesse habitée par autrui. La poésie ainsi constituée devient en quelque sorte porteuse de l'expérience sociale de l'auteur, expérience qui est elle-même porteuse d'un rapport collectif et identitaire au territoire qui s'érige en marge du discours officiel de la nation, en marge des institutions étatiques. Ce procédé fait en sorte que la poétique perraultienne développe une tout autre relation au territoire et à la nature, une relation qui dessine un « paysage intérieur » fondé sur l'expérience directe du réel, soulignant en cela le caractère adaptatif et pluriel de la culture.

Mais, ce faisant, la poétique de Perrault soulève une autre question, que Pierre Dansereau pose de bien belle façon :

Quelle est la vision intérieure? En quoi l'inscape correspond-il au landscape? Cette dimension est évidemment très importante parce que, pour répéter une phrase qui me vient souvent à la bouche : « toutes nos faillites sont des faillites de l'imagination »³⁷.

On constate qu'entre l'idéal synthétique de l'imaginaire national et la sagesse populaire portée par un mode de vie séculaire, un grand nombre de positionnements sont possibles, soulevant en cela un questionnement éthique sur la qualité de notre relation à l'environnement, sur l'acuité de notre perception ainsi que sur la hiérarchisation du savoir et de la culture.

37. Pierre Dansereau, « Les forces de la nature : les réponses de la culture », *Vie des Arts*, vol. 35, n° 141, 1990, p. 19.